

La canadianisation de la littérature québécoise : le cas Aquin

Chantal de Grandpré

Volume 27, Number 3 (159), June 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31271ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

de Grandpré, C. (1985). La canadianisation de la littérature québécoise : le cas Aquin. *Liberté*, 27(3), 50–59.

CHANTAL DE GRANDPRÉ

La canadianisation de la littérature québécoise: le cas Aquin

Il semble de plus en plus difficile de méconnaître l'importance de la littérature canadienne; non seulement à cause de la qualité de ses auteurs, mais aussi parce que sa quête relativement récente d'identité nationale passe par une reconnaissance de la littérature québécoise qui, en dernier ressort, ressemble davantage à une intégration, ce dont la littérature canadienne ne peut que profiter. On peut difficilement oublier la parenté certaine d'une telle démarche avec l'affirmation politique d'une identité canadienne que confirment, par exemple, le rapatriement de la Constitution et le récent projet d'ingérence fédérale en matière d'éducation. En littérature, les stratégies mises en œuvre pour faire de Hubert Aquin un écrivain *canadien* illustrent bien un tel processus.

La production critique canadienne qui entoure l'œuvre d'Aquin est considérable¹, sans commune mesure par exemple avec celle qui entoure l'œuvre de Gaston Miron. En quoi Aquin est-il plus canadianisable que d'autres, et surtout, comment les littéraires canadiens se débarrassent-ils de ce qui les gêne dans son œuvre? Ce qui est en jeu dans cette annexion est révélateur des efforts que déploie l'identité canadienne pour s'affirmer.

Il serait naïf de croire qu'en essayant de récupérer la littérature québécoise, le Canada n'essaye pas de

1. J'ai recensé 57 articles de journaux et de magazines, 50 articles de revues et 18 articles parus dans des répertoires d'auteurs canadiens. Les passages cités ici sont traduits par moi. (NdA)

récupérer davantage, c'est-à-dire l'histoire et la culture qui lui font défaut jusqu'à un certain point: *Les années soixante ont été pour le Canada une décennie de découverte, d'évaluation et d'affirmation. La liste des événements qui furent à la fois causes et symptômes de ce processus est longue: la Révolution tranquille; les célébrations de la Confédération; l'Expo 67; les CEGEPS; l'expansion des études universitaires et les séquelles des Événements de Mai 68 à Paris; le développement des études canadiennes (dix-huit universités furent représentées lors d'un colloque à Ottawa sur le thème «Recherche et littérature canadienne-française» dont les actes furent publiés à Ottawa en 1969); la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme; et les appréhensions, les doutes et les revendications nationalistes au Canada et au Québec en réponse à la menace de submersion culturelle.*²

2. J. MARSHALL, «Aquin, Hubert (1929-)», *Supplement of the Oxford Companion to Canadian History and Literature*, Toronto, London, New York, Oxford University Press, 1973, p. 5-6.

Outre la Confédération et la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, tout ce qui apparaît dans cette liste est québécois et non canadien. On chercherait en vain au Canada des événements susceptibles d'être, sinon comparables, du moins rattachables à ceux qui se sont produits en Europe et aux Etats-Unis. C'est au Québec que de tels événements ont eu lieu, marqués par l'histoire propre de ce pays et que pour cette raison justement on peut inscrire dans l'ensemble des faits mondiaux. D'ailleurs, le fait que le colloque mentionné dans ce texte ait justement porté sur la littérature québécoise ne saurait traduire plus clairement ce brouillage qui trouve son apogée dans la dernière phrase du passage. Que faut-il comprendre en effet: que les revendications nationalistes du Québec et du Canada sont les mêmes face à une menace identique? Ces revendications sont pourtant loin de se confondre. Ce que le Canada redoute, c'est l'envahissante culture américaine à laquelle sa culture est constamment identifiée, sans que le Canada cesse pour autant d'exister en tant que pays distinct des Etats-Unis. Les revendications du Québec, par contre, tiennent à son existence

même et sont marquées par l'urgence. En se les appropriant, le Canada donne du poids à ses propres angoisses.

Pour se fonder, la littérature canadienne se livre à un jeu analogue: elle confisque à son profit non seulement les auteurs québécois mais aussi tout ce qui pose les pieds sur le sol canadien. Dans sa voracité, il lui arrive d'élaborer des thèses plus ou moins fantaisistes, comme en témoigne un article de Russel Brown³ qui cite Hubert Aquin et Malcolm Lowry en tête de son texte et s'étend ensuite sur l'influence du calvinisme chez les auteurs canadiens en se référant à *St-Urbain's Cowboy* de Mordecai Richler. C'est peut-être là un échantillon de ce que les Canadiens entendent par l'expression «mosaïque culturelle», mais en fait, il s'agit plutôt d'une confusion qui résiste mal à l'examen. On voit avec peine, en effet, comment le calvinisme pourrait former la pensée de Hubert Aquin et de Mordecai Richler, qui sont respectivement catholique et juif. De plus, ni Aquin ni Lowry ne sont à proprement parler Canadiens. Lowry a vécu quatorze ans en Colombie britannique, mais il est retourné par la suite en Angleterre où il est mort; il n'a jamais changé de nationalité. Quant à Hubert Aquin, s'il était bel et bien Canadien, il reste qu'il se voulait d'abord et avant tout Québécois comme l'atteste son refus du Prix du Gouverneur général du Canada en 1969.

Les buts poursuivis par ce genre de syncrétisme sont on ne peut plus clairs, de même que les résistances que rencontre l'œuvre d'un auteur comme Gaston Miron (souvent jugé trop «politique» pour le neutralisme canadien). Ils témoignent du rejet de tout ce qui empêche la logique multiculturelle canadienne de tourner rond. La poésie de Miron semble constituer une telle menace qu'elle fait commettre aux éditeurs de *Prism International* d'étranges lapsus comme l'éradication du mot «pays» dans une traduction anglaise du «Vieil Ossian» où le vers: *et tenant ferme les mancherons du pays*, dont la traduction originale était: *and firmly holding the country's plows*, a été

3. R. BROWN, «In Search of Lost Causes: The Canadian Novelist as Mystery Writer», *Mosaic*, Toronto, vol. XI, no. 3, Spring 1978, p. 1-15.

4. «Old Ossian», traduit par Dennis Egan, Prism International, 22:3, April 1984, p. 60.

transformé en: *and firmly holding the plows*⁴.

Il faudrait étudier quels sont les écrivains les plus traduits par les Canadiens. Parmi les poètes, Nicole Brossard rencontre une audience certaine; son écriture, toute moderne soit-elle, rassure à l'évidence les Canadiens qui ont récemment découvert que le formalisme présentait le grand avantage d'être déconnecté de problèmes politiques lassants. Leur fascination pour un auteur joualisant comme Michel Tremblay s'explique peut-être par le fait que beaucoup d'universitaires canadiens (dans les départements de français) perçoivent souvent la langue parlée par les Québécois comme une langue de deuxième ordre — les pièces de Michel Tremblay les confortant dans cette idée. Certaines nouvelles de Roch Carrier (comme «Une abominable feuille d'érable» dont l'ONF a fait un dessin animé à l'usage des étudiants anglais) plaisent aussi par leur caractère folklorique.

Si, pour que le Canada existe, il faut que cessent les prétentions du Québec à devenir un pays, on peut dire qu'il en va de même pour la littérature canadienne. Celle-ci exige implicitement et pratiquement la récupération de la littérature québécoise, qu'elle s'annexe d'autant plus allégrement qu'elle la traduit beaucoup:

Mais avec tout le respect dû à la compétence linguistique et critique de nos professeurs de français, je pense qu'il y a vraiment une seule place intelligente pour la littérature canadienne-française en traduction dans les programmes de nos écoles, et c'est au sein du programme d'anglais. Les professeurs d'anglais ont toujours été éclectiques; ils ont une réputation de pies littéraires établie de longue date. Cela fait des années maintenant que nous nous sommes approprié Don Quichotte, Crime et châtement et La Chartreuse de Parme en littérature anglaise et que nous avons fait des auteurs anglais d'Ibsen, de Strindberg, de Tchekov et d'Ionesco. Et nous devrions avoir exactement la même effronterie dans nos rapports avec la littérature canadienne-française. La place que celle-ci doit

occuper se situe aux côtés de la littérature canadienne-anglaise dans un cours appelé simplement «littérature canadienne». Ici, du moins, le slogan «statut égal» prend un sens concret. Il s'agit d'une forme d'assimilation contre laquelle les Canadiens français ne peuvent pas avoir d'objection valable. Et c'est un moyen unique d'enrichir notre corpus de littérature canadienne en général.⁵

5. P. STRATFORD, «French-Canadian Literature in Translation», *Meta*, vol. 13, no. 4, December, 1968, p. 184.

On ne saurait être moins équivoque — ce qui par ailleurs est tout à l'honneur de Philip Stratford dont la prise de position a le mérite de ne laisser aucun doute quant aux enjeux de cette appropriation.

Cela dit, comment tirer à soi un écrivain comme Hubert Aquin, dont les ouvrages (théoriques et de fiction) et la biographie paraissent incompatibles avec une telle entreprise? Pourtant, la production critique anglo-saxonne qui entoure son œuvre est non seulement importante et enthousiaste; surtout (et paradoxalement, si l'on peut dire) elle néglige son enracinement politique.

Le mot qui revient le plus souvent dans les articles consacrés à *Prochain épisode*, par exemple, est «beyond» — «au delà». Il faut aller au delà de la réalité immédiate et dérangement du roman; aller au delà, c'est-à-dire censurer. Cette censure convertit le propos explicite du roman en «subtilités» qu'un Canadien anglais ne saurait avoir la prétention de comprendre:

*Prochain épisode, le roman felquiste d'Hubert Aquin tout juste traduit et datant de plusieurs années, est à mon avis une œuvre brillante. En tant que Canadienne d'obédience anglaise et non-belligérante biculturelle, je sais que je passe à côté de beaucoup de ses subtilités.*⁶

6. D. BISHOP, «A Novel of the Week», *Ottawa Journal*, April 29, 1967, p. 44.

Fausse humilité qui masque mal les tensions que Dorothy Bishop voudrait annuler et qui l'obligent, dès la première phrase, à se définir pesamment. La seule façon de composer avec l'identité québécoise, c'est de dissocier la question de l'identité de celle du Québec. C'est à ce prix théorique que les Canadiens

peuvent parler de *Prochain épisode*:

*Au delà des réalités politiques du Québec et du Canada, au delà de la beauté de la Suisse et de la peur de l'emprisonnement, le séparatiste-agitateur-prisonnier cède la place à l'auteur-témoin sensible, qui, supportant la privation et la perte, se bat désespérément non seulement pour empêcher la dissolution de sa propre psyché mais aussi pour s'affirmer.*⁷

7. O. COHN STEFEN, «To Write or to Be Written? Hubert Aquin's *Prochain épisode*», *Modern Fiction Studies*, vol. XXII, no. 3, Fall, 1976, p. 455.

L'occultation du politique, remisé dans un au-delà du réel anglo-saxon, donne aussi l'illusion qu'on fait monter Aquin d'un cran, qu'on le place dans la constellation prestigieuse de l'universalité.

Une autre stratégie adoptée par la critique canadienne est la comparaison stérile, qui ne fait état des différences que pour mieux faire ressortir les ressemblances. Elle nivelle ainsi des œuvres et des théories souvent irréductibles par souci de bonne-ententisme. C'est l'axe théorique que choisit Patricia Merivale en étudiant simultanément *L'Antiphonaire* d'Hubert Aquin et *The Great Victorian Collection* de Brian Moore:

*Voyons d'abord ce que ces deux livres ont en commun quant à l'expérience de l'artiste (canadien), avant de voir plus en détail, avec l'aide d'œuvres analogues et étrangères, leurs contextes génériques et leurs implications formelles.*⁸

8. P. MERIVALE, «Neo-Modernism in the Canadian Artist-Parable: Hubert Aquin and Brian Moore», *Canadian Review of Comparative Literature*, vol. VI, no. 2, p. 195.

Tout l'art de Patricia Merivale consiste à différencier d'abord les deux écrivains, mais uniquement dans leur rapport à deux traditions différentes: la tradition française pour Hubert Aquin et la tradition anglaise pour Brian Moore:

Les deux livres sont fortement similaires thématiquement, et chacun se rapproche du «nouveau» roman français et anglais; pourtant ils diffèrent d'une manière marquante quant à leurs concepts de la forme romanesque et leurs théories critiques implicites. Aquin se tourne vers un futur, importé de France; Moore, plus à l'aise dans la tradition réaliste britannique (comme la plupart des écrivains canadiens-anglais), revêt celle-ci d'un romanesque ancien,

tout en se dirigeant, de façon un peu malhabile, vers de nouveaux modes d'artifice.

Reconnaître la réalité des différentes traditions ne porte pas trop à conséquence. Par la suite, pour mieux identifier ces deux auteurs comme Canadiens, les différences entre le Québec et le Canada sont ramenées uniquement à des différences d'origine qui ne peuvent que s'effacer devant la contemporanéité canadienne. Dans son analyse des romans, la commentatrice insiste en effet sur la canadienité des protagonistes et sur le parallélisme de leurs actions:

Deux protagonistes canadiens, chacun nommé historien plutôt qu'artiste en tant que tel, chacun avec la tête remplie d'un savoir factuel général portant sur une temporalité éloignée du Canada contemporain, s'envolent de Montréal pour passer leurs vacances sur la côte californienne. Ils se heurtent à une culture de centre d'achats et d'autoroutes, vue à la fois comme un cauchemar topographique et comme l'image d'un possible futur canadien.

Là encore, tout se passe comme si la menace que fait peser le mode de vie américain sur la fragile culture canadienne était vécue de façon aussi névrotique au Québec qu'au Canada. Or il faut bien dire, à la décharge de l'impérialisme culturel américain, que l'amalgame douteux des littératures québécoise et canadienne est loin d'être pratiqué de façon aussi systématique par les Américains. On ne retrouve pas non plus chez eux la volonté forcenée de dissocier le langage de la culture comme cela se pratique ici:

Mis à part le langage, il est fort probable qu'il n'y a pas en ce moment de différences culturelles fondamentales entre les deux principaux groupes ethniques du Canada.⁹

Le titre du numéro que la revue *Yale French Studies* a récemment consacré au Québec offre à cet égard un contraste éloquent: «The Language of Difference: Writing in Quebec(ois)»¹⁰. Tout ce numéro est axé sur la reconnaissance de la réalité politique et littéraire du Québec et ce n'est sans doute pas par hasard que l'article de Fredric Jameson sur Hubert

9. R. SUTHERLAND, «Twin Solitudes», *Canadian Literature*, vol. XXI, 1967, p. 20.

10. *Yale French Studies*, no. 65, 1983.

Aquin insiste sur le politique dans son œuvre. Ajoutons que ce numéro a été rédigé sous la direction d'un professeur canadien, Ralph Sarkonak, qui insiste dans sa présentation sur la spécificité de la littérature québécoise. Sans doute tous les Canadiens ne pratiquent-ils pas l'amalgame récupérateur (l'ouvrage de Patricia Smart¹¹ sur Hubert Aquin s'écarte nettement de cette tendance), mais le fait qu'un tel numéro ait paru aux États-Unis plutôt qu'au Canada mérite néanmoins d'être souligné.

Par ailleurs, des propos comme ceux de Terry Goldie ouvrent également la voie à une véritable compréhension au lieu de cette assimilation pure et simple pratiquée par la majorité des critiques canadiens-anglais à l'égard de la littérature québécoise. Goldie, en effet, insiste sur la nécessité impérieuse de distinguer les deux littératures:

*Peut-être que si suffisamment de gens réalisent que le fait d'admettre que nous sommes trop ignorants pour juger la littérature québécoise ne fait pas partie d'un complot séparatiste, ceux qui sont impliqués en littérature québécoise pourront cesser de nous percevoir comme paternalistes.*¹²

De même, Barbara Godard analyse avec justesse la vision anglo-saxonne de la question linguistique et ose ainsi dialectiser le rapport à l'autre qui cesse d'être uniquement le Québécois: «L'humour dans les romans français est amer: en anglais, la question de la langue est traitée comme une farce»¹³, montrant par là ce qui est irréconciliable au lieu de le masquer tout simplement.

Mais dans l'ensemble, et particulièrement en ce qui concerne Hubert Aquin, la critique canadienne se livre à une récupération telle que seul un faux naïf s'étonnerait d'y déceler des enjeux politiques.

Les traductions anglaises des romans d'Aquin sont elles aussi révélatrices de la façon dont la littérature canadienne est en train de tirer la couverture à elle. De *Prochain épisode* (dont le titre est demeuré non traduit chez Penny Williams) à *Hamlet's Twin* en passant par *Blackout* et *The Antiphony*, on remar-

11. P. SMART, *Hubert Aquin, agent double*, Montréal, P.U.M., 1973, 138 p.

12. T. GOLDIE, «Alas, Poor Beaver», *Canadian Literature*, no. 99, Winter, 1983, p. 96.

13. B. GODARD, «The Geography of Separatism», *Laurentian University Review*, vol. IX, November, 1976, p. 44.

que l'évolution: de la sacralisation qui respecte la lettre au point de ne pas traduire, à l'assimilation où l'on traduit en fonction d'une certaine idéologie de la littérature, faisant fi de l'écriture. Parmi les traducteurs, seul Alan Brown a vraiment traduit: *Trou de mémoire* par *Blackout* et *L'Antiphonaire* par *The Antiphony*. Sheila Fischman a fait de *Neige noire* *Hamlet's Twin*. Cet ajout shakespearien dénote une volonté d'angliciser culturellement Aquin, ce qui ne peut manquer d'apporter de l'eau au moulin de la canadianisation. Si Hamlet est présent dans le texte, il reste que Aquin a intitulé son livre *Neige noire*, l'inscrivant par là dans une tradition littéraire précise (il serait oiseux de rappeler l'importance de la neige dans la poésie québécoise). On n'a donc pas traduit par *Hamlet's Twin* innocemment: ce faisant, on a voulu donner préséance à une tradition littéraire anglo-saxonne. Le fait que Hubert Aquin ait donné ou non son assentiment ne compte ici que dans la mesure où il était lui-même partisan, en traduction, de ce genre de distanciation. En dernière instance, le traducteur est responsable de sa traduction et des choix qu'il pose.

Enfin, on peut se demander pourquoi les Canadiens tiennent tant à s'annexer Hubert Aquin. Outre qu'il s'agit d'un grand romancier — mais il n'est pas le seul et Gaston Miron est un grand poète qui risque peu la canadianisation¹⁴ — il reste à comprendre comment ce qui pourrait être scandaleux aux yeux des Canadiens devient finalement inoffensif, donc récupérable. La description d'Aquin par Malcolm Reid est à cet égard instructive; elle montre dans son énumération le côté prévisible d'Aquin qui, en un sens, rassure:

Aquin est un intellectuel montréalais qui a joint les rangs de la première vague séparatiste, politiquement au point mort, qui a essayé de jouer un rôle afin de faire accéder les Québécois à l'égalité avec leurs supérieurs anglo-saxons en devenant l'assistant d'un agent de change de la rue Saint-Jacques, mais qui n'a pas

14. Si le Rapport Applebaum-Hébert sur la politique culturelle fédérale cite Gaston Miron plutôt que Hubert Aquin parmi les écrivains reconnus comme faisant la gloire du Canada, c'est qu'il s'agit pour les auteurs

d'insister sur le statut international de ces écrivains, statut que Aquin n'a pas encore atteint.

15. M. REID, «The Shouting Signpainters. A Literary and Political Account of Quebec Revolutionary Nationalism», *Modern Reader*, New York and London, 1972, p. 170.

réussi son apprentissage dans ce métier inhabituel et qui s'est tourné à nouveau vers les domaines familiers de la littérature (avec Liberté), de la radio (Radio-Canada) et de la politique secrète.¹⁵

Aquin apparaît là prévisible jusque dans sa révolte, qui confine au stéréotype. Dès lors, il fait moins peur; surtout que ses échecs, ses révoltes et ses démissions aboutissent à un suicide qui (parce que ces échecs, ces révoltes et ces démissions sont indissociables d'une certaine aliénation du Québec) ne peut pas ne pas signaler le suicide politique et culturel du Québec. Ce suicide-là qui permettra finalement au Canada d'accéder à une identité nationale unifiée.

L'inéluctable chez Aquin (qui donne désespérément dans certains pièges dont il devait pourtant savoir, vu son intelligence et sa lucidité, qu'ils le menaient à l'impasse) nous aide peut-être à prendre la mesure de son désespoir existentiel en même temps que de la précarité du milieu qui l'a engendré. Laisser les Canadiens faire de lui un écrivain canadien revient à laisser son suicide servir éventuellement la cause canadienne contre celle du Québec.